

La mort enchantée

***Do you remember, No I don't* de François Verret**

Avec *Do you remember, No I don't*, François Verret réveille les blessures de l'Histoire, sources de douleur et d'incompréhension.

Do you remember, No I don't conjugue le « pessimisme historique » de Heiner Müller avec le constat d' « obsolescence de l'homme » établi par Günther Anders. D'un spectacle inspiré d'artistes-penseurs issus de l'Est et du siècle dernier, on aurait pu attendre une morsure froide, noire, glacée par les horreurs de l'Histoire. Mais comme l'époque est plus ouatée, la plainte parvient étouffée et indolente. Comme si en ce nouveau millénaire, l'humain secrétait à la fois la morphine et les ingrédients de sa mort lente.

Dans ce cas, pourquoi en irait-il autrement de François Verret ? A lui aussi, on pourrait reprocher de distiller le poison plutôt que l'antidote. Son spectacle, sombre, en effet ne frappe pas. Il coupe court à l'expression de la douleur, tour à tour la sublime, la poétise et la tourne en dérision.

Au début, les tableaux se mêlent en un glissement doux et régulier. Tels les flots d'images et de mots qui construisent chaque jour une nouvelle réalité que rien ne permet d'arrêter - que rien ne permet de saisir - les scènes imaginées par François Verret et magnifiquement exécutées par ses six interprètes (acteurs, circassiens, danseurs, musicienne, chanteuse) se succèdent sans véritablement s'installer. Réussite esthétique incontestable qui fait qu'on s'y perd, qu'on s'y plaît, que le spectacle progresse agréablement suivant le rythme d'une fugue qui n'esquisse un sens qu'à force d'échos successifs.

Car derrière ce désordre en apparence inconséquent se trame un drame : l'incompréhensible succession des jours et des événements de l'Histoire. Et en filigrane la trajectoire d'un être humain qui ne parvient plus à savoir qui il est. *Do you remember, No I don't* : le souvenir s'efface quand s'avance la modernité. Et ce n'est plus que par les failles que nous parvient encore le chant des origines. A travers celui de la rwandaise Dorothee Munyaneza où se glisse une évocation des tragédies des marais. A travers les dents serrées et le grognement hilarant de Séverine Chavier, qui retranchée derrière son piano laisse filtrer une revendication de dignité : « la vie d'un homme ! ». Dans *Do you remember, No I don't*, l'humain fuit et revient via de surprenantes trouées, remonte jusqu'à nous sous la forme d'une plainte sourde, serrée, surgissant de l'ailleurs et du passé.

Sous la surface lisse des choses et du quotidien, il y aurait donc une souffrance universelle, un murmure souterrain, une plainte tenue, inconsciente et informulée. Mais dans ce monde apocalyptique qui court d'une catastrophe à l'autre, à chaque fois, « les survivants sont à nouveau prêts ». Et l'incapacité à se constituer une identité, à se penser, à penser le monde et à se penser « dans un monde du toujours, du encore et à nouveau » empêche la constitution de toute mémoire, individuelle ou collective. Face aux « nègres », deux flics genre GIGN cagoulés. A un homme sur son fauteil roulant, un « no parking » intime de ne pas se ranger. Les scènes renvoient l'image d'une humanité solitaire et divisée, et des évocations subliminales de nos imaginaires et de l'actualité. Au mitan du spectacle, soudain, un balancier, immense, au rythme duquel Jean-Baptiste André tente de s'accorder, porte en son sommet une rampe de projecteurs qui balaye le ciel. Dernier temps de suspension, dernier temps d'attente avant que de ne plus espérer : suivant le mouvement du balancier, la lumière repousse le futur et chasse le passé, n'éclaire plus seulement que le temps présent d'un homme flottant, en suspens au-dessus de sa vacuité.

Avec la technique – les médias – « nous sommes incapables de nous représenter, d'imaginer, de concevoir les effets de nos fabrications ». Le propos n'est pas neuf mais il visait les horreurs nazies et la bombe atomique, et prévenait dans la foulée que la télévision serait le nouveau danger. C'était Anders avant Debord, Anders après Heidegger . A la fin de sa vie, il écrivait encore : « Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ? ». A la fin du spectacle, la pelle qui sert à recouvrir les charniers, qui sert aux africains de nos chantiers, rythme un refrain: « Do you remember, No I don't, I don't, I don't, I don't ... ». A la question du penseur, Verret fait écho par le cri d'une humanité qui se retire en chantant.

Do you remember, No I don't. Inspiré de textes tirés de *Paysage avec Argonautes* et *Héraclès II ou l'hydre* de Heiner Müller, et de *Hiroshima est partout* de Günther Anders. Mise en scène de François Verret. Avec Jean-Baptiste André, Séverine Chavier, Angela Laurier, Ahmed Meguini, Sean Patrick Mombruno, Dorothée Munyaneza. Du 19 au 21 novembre au théâtre national de Bretagne. Du 4 au 6 mai 2010 au MC2 de Grenoble

(Lire sur notre site : <http://www.mouvement.net/index.php?idStarter=209772>)

Eric Demey rédacteur

Publié le 09/11/2009 00:00

Les éditions du mouvement (<http://www.mouvement.net>)